

CHRONIQUES DU MOIS



ANDRÉ BOURIN

LES REEDITIONS

Villiers de L'Isle-Adam : « Œuvres complètes »

Pour s'être montré « fantasque et insaisissable » et avoir composé une œuvre « éparse et multiforme », ainsi que l'écrivent dans leur présentation de ses *Œuvres complètes* (1) Alan Raitt et Pierre-Georges Castex, Villiers de L'Isle-Adam occupe une place inconfortable et somme toute mal définie dans l'histoire littéraire du XIX^e siècle. Il dérange les belles perspectives, s'insère mal dans les classements habituels. C'est un gêneur. On le tient donc à l'écart, du moins autant qu'on le peut, car force est tout de même de reconnaître en lui un génie singulier et puissant, que l'on ne saurait passer sous silence.

De ce génie qui l'habitait, ses familiers furent conscients. L'un d'eux, tout particulièrement, Stéphane Mallarmé, « ami

(1) Villiers de L'Isle-Adam : *Œuvres complètes*. Edition en deux volumes, établie par Alan Raitt et Pierre-Georges Castex, avec la collaboration de Jean-Marie Bellefroid. Outre un abondant appareil critique (présentation, biographie, bibliographie, etc.), le premier volume contient *Premières Poésies, Isis, Ellen, le Prétendant, la Révolte, le Nouveau Monde, Contes cruels, l'Eve future* ; et le second : *l'Amour suprême, Tribulat Bonhomet, Histoires insolites, Nouveaux Contes cruels, Chez les passants, Axel, l'Évasion, Œuvres non recueillies, Ebauches et fragments*.

exemplaire » qui, dans une conférence donnée six mois seulement après la mort de Villiers (survenue le 18 août 1889), prononce précisément ce mot de génie à propos de l'auteur de *l'Eve future*, « *pamphlet par excellence* », et d'*Axel*, ce drame qu'il regardait comme le testament du poète, ce « *désespéré seigneur* ».

Seigneur, certes, Jean-Marie Mathias-Philippe Auguste de Villiers de L'Isle-Adam, fils du marquis Joseph Toussaint et de son épouse, née Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort, avait quelque raison de revendiquer ce qualificatif. Ne comptait-il pas parmi ses ancêtres Philippe de Villiers de L'Isle-Adam qui fut, au XVI^e siècle, le premier des grands maîtres des chevaliers de Malte ? Il est vrai que, depuis ces temps lointains, l'éclat de son nom s'était fortement terni : son père, pour s'être ruiné dans des spéculations désastreuses, se vit condamné pour dettes et enfermé dans la prison de Clichy, et lui-même ne connut qu'une existence misérable, mi-bohème mi-clochard, allant pour subsister jusqu'à s'instituer moniteur de boxe dans un gymnase ! A plusieurs reprises, pour échapper à son destin, il tenta d'épouser une riche héritière, mais ses espoirs furent toujours déçus, il ne vécut que des amours malheureuses et se maria, *in extremis*, avec la veuve illettrée d'un cocher belge, dont il avait eu un fils quelques années auparavant.

S'en tenir à ces quelques traits serait ne le dessiner que par les ombres. Villiers de L'Isle-Adam, tout déchu qu'il fût, nourrissait en lui une haute ambition. « *Ce qu'il voulait, ce survenu, apprenons-nous encore en écoutant Stéphane Mallarmé, c'était régner. Ne s'avisait-il pas, les gazettes indiquant la vacance d'un trône, celui de Grèce, incontinent d'y faire valoir ses droits, en vertu de suzerainetés ancestrales, aux Tuileries : réponse, qu'il repassât, le cas échéant, une minute auparavant on en avait disposé. La légende vraisemblable ne fut jamais, par l'intéressé, démentie. Aussi ce candidat à toute majesté survivante d'abord élit-il domicile chez les poètes ; cette fois, décidé, il le disait, assagi, clairvoyant "avec l'ambition — d'ajouter à l'illustration de ma race la seule gloire vraiment noble de nos temps, celle d'un grand écrivain".* » C'était, à l'exemple de Vigny, vouloir mettre

*sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.*

Il le fit. Ce Breton halluciné et chimérique, comme l'appelle Albert Thibaudet (qui, néanmoins, salue en lui « *un des plus grands poètes en prose de notre littérature* »), avait l'âme altière. En le portant vers les sommets, elle lui inspira une horreur profonde et sacrée de son siècle scientifique. Il allait en dénoncer les bouffonnes erreurs dans les cinq nouvelles vengeresses de *Tribulat Bonhomet*, en même temps qu'il en stigmatiserait, avec une violence et une opportunité toujours actuelles, le matérialisme et les turpitudes. « *Après de lui, put écrire un critique, Barbey d'Aurevilly lui-même paraît un bourgeois parvenu.* »



Villiers de L'Isle-Adam,
par Félix Vallotton

Ce dernier des romantiques était né à Saint-Brieuc en 1838, l'année de *Ruy Blas* et de *la Chute d'un ange*. Son éducation avait été, la plupart du temps, confiée à de pieux ecclésiastiques qui, semble-t-il, ne trouvèrent pas en lui un élève des plus appliqués. Adolescent, il avait lu avec avidité *les Orientales* de Hugo, *les Préludes* de Lamartine, *Namouna* et *l'Espoir en Dieu* de Musset. Ce fut sous leur influence qu'il composa ses *Premières Poésies*, qui pa-

rurent en 1859, dédiées « à Monsieur le comte Alfred de Vigny » et parmi lesquelles on relève des titres aussi significatifs que *Barcarolle*, *Une bouteille de vin d'Espagne* ou *Guitare*.

J'ai soif d'un paradis dont je suis exilé

soupire-t-il alors. Alors ou déjà ? A dire vrai, ce sentiment d'être un exilé en ce monde (sentiment fort répandu à cette époque dans une certaine jeunesse) ne le quittera jamais. Il l'exprime d'abord avec la naïveté de son âge. Mais, lorsqu'il découvre Baudelaire, Edgar Poe, Wagner, sa véritable voie lui apparaît. Hegel l'engage sur les chemins de la philosophie ; il se lance « *dans de fiévreuses*

lectures, avec le fol espoir de pénétrer, au prix d'une réflexion éclairée, l'énigme universelle, objet de son tourment », nous rapportent Alan Raitt et Pierre-Georges Castex, l'un et l'autre familiers, de longue date, de l'œuvre de Villiers (2). Ils nous le montrent fasciné surtout par les ouvrages scientifiques, les traités de théologie et de mystique, qui correspondent à la pente naturelle de son esprit. Leur présentation nous permet de suivre le cheminement de l'écrivain ; introduction et notes éclairent chacun de ses livres sur ses sources, sa genèse, son élaboration, l'accueil qui lui fut réservé. Tout est dit, dans ces précieux commentaires, sur ces œuvres qui, pour beaucoup de lecteurs, restent encore à explorer.

La plus connue de toutes est le recueil des *Contes cruels*. Un chef-d'œuvre qui inspire à Alan Raitt et Pierre-Georges Castex les réflexions que voici : « ... Villiers demeure rarement à la surface de lui-même. Dépassant les apparences, il a fait du conte une sorcellerie évocatoire et pratiqué l'art du symbole. Il a voulu suggérer des rapports intimes et secrets entre les choses, des correspondances entre la créature humaine et sa demeure, son vêtement, ses meubles et objets familiers, indiquer ses liens avec la nature, le monde animal et le monde spirituel. Non content de saisir les comportements extérieurs des hommes de son époque, il a tâché de pénétrer leurs arrière-pensées ; il les a confrontés avec les grandes lois de la vie, de la mort et de l'au-delà. Il a constamment rappelé que la Terre est habitée par des "passants" égarés entre l'abîme de leur origine et celui de leur avenir inconnu. »

Chaque ouvrage de Villiers (de son drame *le Prétendant*, qui dut attendre l'année 1965 et la télévision pour être enfin créé, à *Axel* — « *l'astre dans sa plénitude* », selon le mot de Catulle Mendès) est pareillement analysé. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'une austère érudition, capable de retenir seulement l'intérêt des spécialistes. Certes, l'érudition nourrit chaque page de ces commentaires, mais elle est chaleureuse, entraînante et elle s'applique à une matière vivante, car Villiers de L'Isle-Adam s'est engagé tout entier dans sa création littéraire. Alan

(2) Alan W. Raitt est notamment l'auteur de *Villiers de L'Isle-Adam et le mouvement symboliste* (Corti). A Pierre-Georges Castex, nous sommes redevables, en particulier, d'éditions des *Contes cruels* (Corti), des *Contes cruels et Nouveaux Contes cruels* (Garnier), de *l'Eve future* (Club du Meilleur Livre) et de *Tribulat Bonhomet* (Corti).

Raitt et Pierre-Georges Castex nous le font voir clairement : se pencher sur cette œuvre, c'est découvrir son auteur.

Ce grand solitaire visionnaire n'était pas un misanthrope. Il fréquenta les cafés, les cercles littéraires, les théâtres (il rêva toujours de devenir un grand auteur dramatique), hanta divers salons parisiens, entre autres celui de son cousin, le comte de Pontavice, où il rencontra des hommes de science et des hommes de lettres, et celui de Nina de Villars. Parmi les écrivains de son temps, il compta beaucoup d'amis et se fit la réputation justifiée de brillant causeur. « *Toujours il apportait une fête* », dit Mallarmé, à qui René Ghil fait écho lorsqu'il écrit : « *Nous aimions le voir arriver, grand, les épaules un peu lasses, mais sa tête anciennement souveraine, aux longs cheveux grisonnants, dont une mèche souple sans cesse retombait sur le large front.* » Son ironie était prompte, ses traits acérés : « *Certaines phrases intenses de Villiers de L'Isle-Adam, lisons-nous dans le Journal de Jules Renard, me font comme un coup de fusil tiré dans la tête.* »

Tel est l'homme, tel est l'écrivain qu'Alan Raitt et Pierre-Georges Castex nous invitent à (re)lire aujourd'hui. Nul mieux qu'eux ne pouvait donner son exacte mesure. Près de cent ans après sa mort, Villiers de L'Isle-Adam, grâce à eux, va enfin accéder au rang que lui fit mériter son étonnant génie.

ANDRE BOURIN
